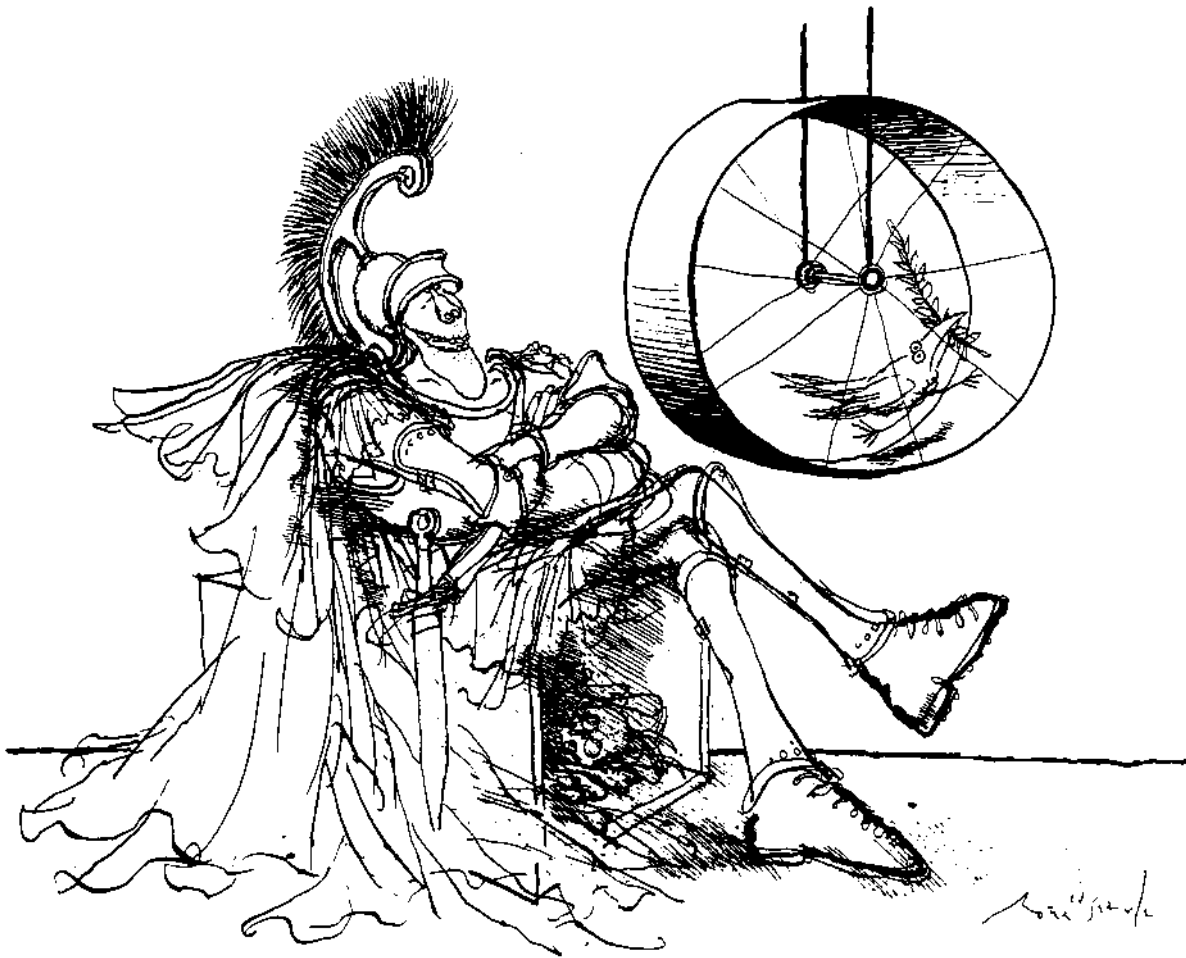


**Gunter Gebauer**

# Le nouveau Nationalisme Sportif



**L**E RECORD LE PLUS MARQUANT des Jeux olympiques de Barcelone aura été celui du nombre de caméras employées pour les retransmissions télévisées : 578. Jamais une telle accumulation de moyens techniques n'avait été mise en oeuvre pour la production d'un spectacle sportif. Dans le stade olympique de Rome, en 1960, la télévision disposait de 50 caméras ; à Mexico, en 1968, on en comptait 70 ; à Munich, en 1972, leur nombre ne dé-

passait pas encore les 98. Il est certain que ces progrès ont considérablement accru la portée des événements sportifs. Une autre conséquence est passée plus inaperçue : le sport, et tout particulièrement les victoires allemandes, ont été par là même largement politisées.

À Barcelone, les importantes sommes engagées pour les retransmissions télévisées – et motivées par le coût élevé des droits de retrans-

missions – étaient censées ouvrir le sport à une nouvelle dimension, permettre d'accéder à des images, visions et impressions radicalement neuves.

Jusqu'à-là, la pratique courante soumettait les caméras à l'événement retransmis : elles en respectaient le lieu et le moment. Le respect de l'ordre chronologique des faits, en particulier, était un impératif absolu. En cela, la télévision reproduisait la « dramatisation » du temps à laquelle le sport lui-même donne lieu. Malgré les fondus enchaînés, les montages et les flash back, la dramaturgie des retransmissions télévisées était d'essence aristotélicienne (H. Seifart). Dans l'espace du stade olympique, les caméras suivaient une compétition, présentaient tous les protagonistes, le déroulement de la compétition, les moments décisifs. L'attention se focalisait sur le duel des meilleurs sportifs, sur les aléas des réussites et des échecs, sur l'alternance des meneurs de jeu. En un mot, la télévision observait les événements comme un spectateur idéal présent dans la tribune, à ceci près qu'elle disposait de moyens plus étendus et pouvait ainsi faire preuve d'une plus grande attention, d'une plus grande proximité à l'événement. Les nouveaux principes de retransmission ne respectent même pas l'exigence minimale de cette dramaturgie : montrer l'événement dans son intégralité, jusqu'à la fin. Il est vrai que, au cours des dernières années, la dramaturgie classique a été vidée de son contenu par une nouvelle manière de filmer, qui se met elle-même en vedette : série d'images hachées, va-et-vient de perspectives, ralentis extrêmes et positions de caméra extravagantes, qui ont aussi pour but de dramatiser l'événement. Mais le spectateur avait encore accès, jusqu'à une date récente, à une information : il apprenait comment la compétition se déroulait. Le sport gardait ses droits, dans la mesure où ses coordonnées spatio-temporelles étaient respectées.

## UNE DRAMATURGIE TÉLÉVISUELLE

Les nouveaux modes de présentation des événements sportifs ont définitivement rompu avec la dramaturgie aristotélicienne. On a congédié les trois unités de temps, de lieu et d'action. À peine a-t-on posé son regard sur un événement, identifié les sportifs en compétition, déchiffré le chronomètre de leur vitesse, été saisi par le rythme de la performance que déjà

une voix annonce l'interruption de la retransmission et le passage à une discipline tout à fait différente, dans un tout autre lieu – où un Allemand a quelque chance de remporter une médaille. On assiste à des changements brutaux, on passe sans transition des coureurs aux chevaux, de l'haltérophilie au canoë-kayak, on voit un vélo allemand franchir le premier la ligne d'arrivée, puis un boxeur ou un lutteur. En apparence, tout se mélange ; mais en réalité, toutes ces images suivent un fil directeur : l'apologie de l'Allemagne. Qu'il le veuille ou non, le spectateur amateur de sport est transformé en supporter.

On voit ainsi apparaître une sorte de livre d'images que les caméras feuilletent à volonté quand cela leur semble opportun, dès qu'un Allemand est impliqué dans quelque manifestation. Ce nouveau principe de présentation, cette nouvelle unité, c'est le nationalisme allemand.

Certaines retransmissions des Jeux olympiques, par exemple celle des Jeux de Séoul, étaient fortement teintées de nationalisme ; elles furent marquées par une propagande tapageuse en faveur du pays d'accueil. À Barcelone, la sélection d'extraits filmés par les caméras internationales, rendue possible par les progrès techniques, et le supplément d'images apporté par les caméras des (riches) stations de télévision ont presque exclusivement servi des fins nationalistes. C'est là un fait remarquable, ne serait-ce que parce que les techniques de retransmission n'ont jamais été aussi internationalisées et le sport aussi individualisé qu'aujourd'hui. Plus le champ d'action d'un émetteur de télévision s'élargit, grâce aux perfectionnements techniques, plus les commentaires sportifs s'engagent sur la voie d'un discours nationaliste. Le progrès technique peut ainsi conduire à une régression émotionnelle et intellectuelle.

En Allemagne, l'alliance du progrès technique et du nationalisme n'est pas une nouveauté. L'Allemagne a connu une longue tradition de « modernisme réactionnaire » (G. Herf), mêlant le culte romantique de la technique au sentiment de la supériorité nationale. À l'heure actuelle, on assiste manifestement à un renouveau du nationalisme, qui a fait alliance avec la technologie télévisuelle et avec l'économie.

Mais les Allemands ne sont pas les seuls à avoir utilisé la retransmission télévisée des Jeux



de Barcelone à des fins nationalistes. En Espagne, en France, en Angleterre ou au Danemark, on a pu voir de semblables livres d'images nationalistes. Dans ce pays aussi, on a mis à profit les nouvelles technologies télévisuelles pour injecter de puissantes doses de nationalisme dans le sport olympique. Il est évident que l'euphorie du sentiment national lié aux résultats sportifs devait faire oublier une phase difficile dans la politique intérieure de ces pays. Quand le pain quotidien de la politique devient im-mangeable, on donne des jeux. Mais comme les athlètes des pays voisins de l'Allemagne n'ont connu que des réussites mitigées, les fantasmes nationalistes ont sombré, au cours des semaines olympiques, dans la déception et l'ennui.

L'Allemagne, ou du moins une large part de l'opinion publique allemande, n'a pas connu une telle désaffection en tel enlèvement du sentiment national. Pour l'Allemagne, les enjeux des Jeux olympiques n'étaient pas les mêmes que pour les pays voisins. Ils étaient bien plus considérables : la nouvelle équipe olympique devait représenter la nouvelle Allemagne. Ses performances et ses succès devaient montrer ce que « nous » sommes.

Ce n'est pas un hasard si le sport a servi à mettre en scène l'Allemagne et l'« Allemand ». L'État est depuis longtemps le plus grand sponsor sportif en Allemagne ; il encourage les

victoires sportives en attribuant d'importantes subventions directes ou indirectes, en construisant des terrains de sport et des bases olympiques, en engageant des entraîneurs, en instituant des contrats de travail fictifs, des mises en disponibilité, en apportant un soutien financier aux clubs et associations, etc. Le volume total du budget consacré au sport par l'État fédéral dépasse largement le montant officiel de 250 millions de marks (pour 1992). Il faut inclure aussi dans le budget du sport les aides financières apportées par les entreprises qui voient dans l'« allemand » un label de qualité. Pourquoi les sportifs de haut niveau arborent-ils l'étoile Mercedes sur leur maillot ? Le sport est le lieu de rencontre de la logique commerciale et de la logique nationaliste, qui jouent ici sur un nouveau registre.

On ne saurait imputer au sport la montée de l'extrême droite et du racisme en Allemagne. Mais un rôle particulier lui a été attribué à un moment où le « désenchantement » des symboles nationaux (K. H. Bohrer) dans l'Allemagne réunifiée est devenu patent. Le « nation building » par le sport, que l'on considère comme une chance pour les pays du tiers monde, semble également de rigueur dans une Allemagne réunifiée qui a perdu la presque totalité de ses principaux éléments de représentation.

Le concept de nation a été forgé, par le passé, en référence à la culture allemande, à une communauté linguistique et littéraire, aux universités et à l'Église. Depuis la réunification, aucun de ces domaines n'a véritablement joué le rôle d'élément fédérateur. Ils sont au contraire devenus le lieu de processus d'exclusion.

Le monde corporel du sport reste un des derniers champs des « fantasmes de fusion » (K. H. Bohrer). Il est un des rares domaines à offrir une image positive, concrète, de la nouvelle Allemagne. On annonce des victoires dans des disciplines dans lesquelles « nous » n'avions obtenu jusque-là aucun résultat notable (à la différence de la RDA, l'ancienne concurrente). Des athlètes au visage amène et discipliné ont fait leur apparition dans les studios de télévision, et leur prononciation, autrefois tenue pour étrange, est désormais admise ; à présent, ils sont « nos » athlètes. On nous apprend qu'à Barcelone l'équipe olympique est très soudée, qu'il y règne un esprit communautaire. En tennis de table, le double allemand est un symbole de la réunification, en canoë-kayak (Est) un « flot

de médailles » se déverse sur l'Allemagne, des vainqueurs au relais tiennent des propos aimables, en dialecte bavarois, au sujet d'un autre vainqueur au relais, qui leur retourne le compliment en dialecte de Thuringe. Heuke Dreschler, qui fut autrefois une sorte d'incarnation de la politique sportive de la RDA, ne cache pas, après sa victoire olympique, ses convictions de petit entrepreneur, et déclare qu'elle « s'accommode au mieux de la vie capitaliste » (Tagesspiegel, 9 août 1992).

Ainsi, les Jeux olympiques sont là pour montrer ce qu'est la bonne Allemagne : tous ceux qui sont là, qui en sont, les sportifs, les fonctionnaires et les téléspectateurs qui s'unissent à eux, qui les suivent de compétition en compétition. Pour comprendre la logique de cette appartenance, il faut savoir ce qui fait l'objet d'une exclusion. La principale ligne de démarcation est celle qui écarte, parmi les sportifs issus de l'ancienne RDA, les méchants. Certains d'entre eux ont été désignés pour expier, au nom de tous les autres, tous les péchés du passé ; on rejette tous les torts sur eux, pour que l'équipe allemande soit lavée de tout soupçon.

## SPORT ET MISE EN SCÈNE DE LA NATION

Ce qui est en jeu, ici, ce n'est pas un débat sérieux sur les pratiques sportives en RDA, mais des rituels visant à blanchir les uns et à bannir les autres. Astrid Strauß est assignée à résidence ; au cours d'une conférence de presse, pendant les Jeux olympiques, Katrin Krabbe est convaincue d'un délit dont on avait déjà connaissance depuis longtemps (usage d'un anabolisant qui ne figurait pas sur la liste des produits interdits). Ni l'une ni l'autre ne s'est laissée faire, et chacune a tenté d'attiser les désirs de revanche et les ressentiments à l'encontre des Allemands de l'Ouest. Ce n'est pas le dopage qui a pu être le critère de l'exclusion – les spécialistes du dopage, les médecins sportifs et les entraîneurs de l'ex-RDA les plus reconnus n'ont-ils pas été replacés à des postes hautement lucratifs, avec l'aval de leurs collègues ouest-allemands ? L'Institut central de recherche sur la manipulation humaine dans le sport, l'IFS de Leipzig, n'a-t-il pas été maintenu en vie, bien qu'il ne puisse s'intégrer dans les structures

scientifiques fédérales, à la demande expresse du ministre de l'Intérieur ?

En sport, l'Allemagne est représentée par tous ceux qui ont obtenu le droit à l'appartenance. Les anciens, au passé chargé, rajeunis par une sorte de baptême, et les jeunes, inconnus jusqu'alors, qui sont susceptibles d'incarner le nouveau. Franziska van Almsieck, 14 ans, n'est pas seulement un prodige de la nage, son succès tient aussi au fait que nul ne sait vraiment si elle vient de l'Est ou de l'Ouest. Plus que toute autre, elle incarne la nouvelle Allemagne. Mais cette représentation corporelle n'est que pure fiction ; il n'y a rien de véritablement commun, il n'y a que la fiction d'une figure centrale, qui n'a été construite qu'à partir de différences.

Hormis la distinction entre les bons et les méchants Allemands, et l'exclusion de ces derniers, il existe une deuxième ligne de partage : celle qui sépare les Allemands des ressortissants d'autres nations, lesquels ne forment plus qu'une minorité, grâce à la technologie télévisuelle. Si c'est un étranger qui court, nage, lutte, on peut changer de chaîne. La distinction entre les Allemands et les non-Allemands est devenue le principe de l'attention télévisuelle. La télévision est le média idéal pour montrer des différences ; elle déverse des monceaux d'images de différences. Le reportage sportif vit de distinc-



tions de toutes sortes, entre les vainqueurs et les perdants, entre chance et déception, supériorité et infériorité. En faisant des « autres » une minorité, en les excluant, il montre ce que « nous » sommes. Le sport, qui cherche à produire des différences, répond au besoin de différences qui est celui du nationalisme.

La fiction du concept national a besoin de se nourrir de l'évidence de différences pour acquérir une réalité. Quant à savoir ce que « nous » sommes, quelles sont les caractéristiques que nous possédons, par-delà ces différences, cela reste dans le vague.

Le concept de nation est une fiction ; le record sportif en est une autre. Le record est une fiction parce qu'il implique que nul n'ait jamais accompli pareil exploit ; que l'on puisse déterminer avec exactitude toutes les performances effectuées jusque-là, et les comparer en fonction de critères objectifs, pour constater la supériorité absolue du « meilleur » sur tous les sportifs de tous les temps. On assiste donc, dans le sport, à la rencontre de deux fictions de nature différente : celle du record et celle de la nation. Quand le spectateur en reste là, la portée du reportage sportif ne dépasse pas celle d'un jeu fictif. Mais il est à craindre que le spectateur ne s'en tienne pas là. Le problème découle de la nature de la représentation sportive : elle met en jeu les sens et le corps. La retransmission sportive, dans sa corporéité, accrédite l'existence de la nouvelle nation. Les commentaires sportifs nationalistes saisissent la moindre occasion pour vanter la valeur, la ténacité et la puissance de « nos » athlètes victorieux.

Le sport recèle un danger que l'on pourrait désigner comme une « assimilation au naturel » – un piège qui fonctionne également dans de nombreux autres cas. Les points communs et les différences que fait surgir le sport sont assimilés à des propriétés corporelles, à des qualités naturelles. Les différences nationales, qui sont le produit d'une fiction, sont ramenées à un fait de nature. Cette assimilation n'est pas inévitable. Mais de l'affirmation d'une supériorité physique à l'invocation d'une appartenance raciale, il n'y a qu'un pas, que ceux qui tentent d'expliquer les raisons d'une victoire sportive franchissent aisément. En défendant semblable thèse, on reproduit déjà les modèles de pensée d'un racisme à tendance positive. Pourquoi les sportifs noirs obtiennent-ils d'aussi extraordinaires

résultats dans les courses et les sauts ? En apparence, on est fatalement amené à établir un lien entre ces performances et des caractéristiques physiques particulières, des propriétés héréditaires des fibres musculaires, du système nerveux et des arcs réflexes. Ce faisant, on néglige le rôle énorme de la sélection sociale à laquelle sont soumis les meilleurs sportifs de couleur. L'attrait d'une carrière sportive amène bon nombre de jeunes Noirs, encouragés le plus souvent par leurs professeurs, leurs parents et leur entourage, à placer tous leurs espoirs dans le sport professionnel. Ils s'entraînent avec une rigueur à peine concevable, sont prêts à tout accepter, avec beaucoup plus de détermination que la plupart de leurs concurrents blancs. Ils misent tout sur le sport ; le plus souvent, c'est leur dernière chance. S'ils échouent, ils ont tout perdu. À l'inverse, on peut penser que des jeunes Blancs, peut-être tout aussi doués, renoncent à entamer une carrière sportive parce que la prétendue supériorité des Noirs les en dissuade. Dans une telle perspective naturaliste, on attribue à la race – et il en va de même avec la nation – les propriétés d'une substance ; et, dans le sport, elles font l'objet d'une dramatisation.

Les contenus corporels du sport sont justement susceptibles de combler le vide d'un nationalisme qui n'est constitué que de différences, et ne se fonde plus sur des éléments culturels. Le sport confère au nationalisme une forme sensible. Et le nationalisme redonne un sens à un sport professionnel vidé de son contenu. De ce point de vue, le sport encourage le nationalisme, voire le racisme, chez des êtres qui cherchent à se distinguer des autres. Ce n'est certes pas le but des athlètes, ni des journalistes et commentateurs chargés de présenter les retransmissions sportives, ou des cameramen. Si, depuis la réunification, le sport a endossé un rôle séduisant, c'est certainement aussi par la faute des hommes politiques ; mais il faut savoir qu'il n'est pas de représentation nationale plus dangereuse que celle qui passe par le sport. On peut facilement prendre la fiction des victoires sportives et de la nation pour argent comptant : en nous identifiant à « nos » sportifs, nous établissons des distinctions qui sont dirigées contre tous ceux qui ne sont pas « nous ».

D'un point de vue politique, on a toujours suspecté le sport, parce qu'il est un effort dirigé contre l'autre. Mais cette opposition dans le ca-

dre d'une compétition n'est pas propre au sport : elle ne pose problème que lorsqu'elle fait l'objet d'une mise en scène fondée à la fois sur l'identification aux « nôtres » et le rejet des « autres ». Le nouveau mode de présentation des retransmissions sportives à la télévision suit les Allemands dans le temps et l'espace, et fuit les autres sportifs, en faisant d'eux des étrangers dépourvus de réel intérêt. Le sport est devenu le plus petit dénominateur commun de la réunification nationale. Sur ce terrain, il rejoint les chants allemands et la musique folklorique, qui sont soudainement devenus à la mode depuis la réunification. Le sport raconte des histoires de communauté ; et l'on prend malheureusement cette dernière pour une communauté de corps, de victoires et de race. Dans une Allemagne où l'appartenance nationale est fondée sur le droit du sang, où la loi sur la nationalité (qui date de 1913) « encourage l'erreur » de ceux qui croient « pouvoir reconnaître leurs compatriotes à la couleur de leur peau et de leurs cheveux » (H. Prantz, *Süddeutsche Zeitung*, 4 février 1993), de telles histoires peuvent facilement receler de dangereux ferments.

On n'est pas encore parvenu à créer, par le biais du sport, un nationalisme possédant une large assise dans la population ; les résistances sont encore assez fortes. Mais une importante part de l'opinion publique s'est déjà montrée réceptive. Le nouveau mode de présentation du sport ne peut que convenir à tous ceux qui ont à cœur de valoriser l'« imaginaire des Allemands ». Une nouvelle avancée technologique est prévue dans un proche avenir : l'apparition de la « télévision haute définition ». Ce nouveau système ne pourra être exploité qu'à l'échelle internationale – mais il n'est pas exclu que cette nouvelle technologie ne serve encore une fois les intérêts de modes de pensée et de perception anciens.

Gunter Gebauer  
(Traduit de l'allemand  
par Isabelle Kalinowski)

Texte publié dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 103 (« Les enjeux du football »), juin 1994, Paris, Seuil, p. 104-107.

